

du principe vivifiant? C'était vous qui rameniez notre pensée à ce qui est immuable dans la morale et dans l'art; vous nous défendiez de toute concession aux caprices éphémères. Le présent ne pouvait vous enchaîner; vous regardiez l'avenir, car c'est dans l'avenir qu'est le royaume de l'amour.

Vous saviez choisir, pour me parler, une langue si bien appropriée à mon esprit, que je croyais avoir entendu déjà au-dedans de moi-même chacune de vos paroles murmurées par ces voix profondes qui ne trompent jamais. Dieu vous avait fait mon maître, et vous vous étiez fait mon frère : un frère aîné, mon guide dans la voie difficile où nous marchions tous les deux. J'avançais à la lueur de votre inaltérable raison; je comprenais de loin vos moindres signes. Votre intelligence s'était si bien confondue avec la mienne, que nous semblions avoir le même regard et le même sentiment. Les impressions de tous deux étaient semblables, les vôtres plus complètes sans doute, et suivies d'un jugement plus pénétrant; mais, sans aller aussi avant, mon esprit s'élançait dans la même direction. Quand vous m'expliquiez ce que nous voyions ensemble, vos idées me paraissaient n'être que ma pensée éclairée et agrandie. Aussi je cherche en vain dans mon cœur une croyance, une admiration, un espoir qui n'aient été les vôtres; je n'y trouve que mes faiblesses qui soient bien à moi.

Si j'ai puisé quelques gouttes aux sources de la vraie sagesse, c'est que vous m'avez aidé à soulever la pierre qui recouvre les puits sacrés. Nous nous sommes rencontrés dans les mêmes solitudes, conduits par les mêmes aspirations; notre amitié s'est fortifiée dans des combats semblables et dans une commune tristesse; elle s'est nourrie du même aliment, la sainte, l'éternelle poésie; avec vous, c'est la poésie que Dieu retire de moi.